

Antonio Maria Sicari, o.c.d.



Une famille sainte

*Thérèse de Lisieux
et ses parents
Zélie et Louis Martin*

Carmel vivant
Série Thérèse de l'Enfant Jésus

3

Une famille sainte

Antonio Maria Sicari, o.c.d.

Le 19 octobre 2008, Thérèse, la plus jeune Docteur de l'Église, réalisait par le biais de ses parents un nouveau prodige. Ce jour-là, en effet, l'Église reconnaissait de manière officielle la sainteté de Zélie Guérin et de Louis Martin en les béatifiant. Ainsi, leurs trois portraits se rejoignent désormais pour composer un portrait unique, celui d'une famille sainte. Par leur lecture commune et croisée, il nous sera plus aisé de nous rendre compte que, si la sainteté est une grâce de Dieu, elle est aussi un don que nous pouvons nous offrir mutuellement.

Ce livre veut rappeler à tous les chrétiens que Jésus, leur Maître et Seigneur, ne les appelle pas seulement à une sainteté individuelle, mais aussi à une *sainteté familiale* dont le monde a aujourd'hui un besoin poignant.

ÉDITIONS DU CARMEL

Antonio Maria SICARI, *o.c.d.*

UNE FAMILLE SAINTE

THÉRÈSE DE LISIEUX

ET SES PARENTS

ZÉLIE ET LOUIS MARTIN

Éditions du Carmel – Toulouse

2010

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

époux Martin ont en commun avec presque toutes les familles d'autrefois. Mais ce qui les rend « exemplaires » – c'est-à-dire modèles de vie chrétienne – est cette offrande : ils ont donné la vie au nom du Créateur, et le moment venu, ils la remettent entre Ses mains. Tout cela ne veut évidemment pas dire qu'ils peuvent oublier ou qu'ils souffrent moins !

Un mois après la mort de la petite Hélène, Zélie écrit : « *Depuis que j'ai perdu cette enfant, j'éprouve un ardent désir de la revoir... Il n'est pas une minute du jour où je ne pense à elle.* » (CF 54) Elle n'a jamais oublié le jour anniversaire de la petite : « *Il y a eu, hier, onze ans que la petite Hélène est née ; j'ai beaucoup pensé à elle, je serai bien contente de la revoir dans l'autre monde.* » (CF 142)

Dans le secret de sa prière la plus profonde, Zélie parle continuellement à ses enfants qui sont au ciel. À son frère – qui a lui aussi perdu son enfant – elle écrit : « *Oui, cela est bien dur. Cependant, mon cher ami, ne murmurons pas, le bon Dieu est le Maître, il peut nous laisser, pour notre bien, souffrir tant et plus, mais jamais son secours et sa grâce ne nous ferons défaut.* » (CF 71)

Madame Martin écrit à sa belle-sœur, qui vient de vivre la même expérience : « *Que le bon Dieu vous accorde la résignation à sa sainte volonté. Votre cher petit enfant est auprès de Lui, il vous voit, il vous aime, et vous le retrouverez un jour. C'est une grande consolation que j'ai ressentie et que je ressens encore. Quand je fermais les yeux de mes chers petits enfants et que je les ensevelissais, j'éprouvais bien de la douleur, mais elle a toujours été résignée. Je ne regrettais pas les peines et les soucis que j'avais endurés pour eux. Plusieurs me disaient : "Il vaudrait beaucoup mieux ne les avoir jamais eus." Je ne pouvais supporter ce langage. Je ne trouvais pas*

que les peines et les soucis pouvaient être mis en balance avec le bonheur éternel de mes enfants. Puis, ils n'étaient pas perdus pour toujours, la vie est courte et remplie de misères, on les retrouvera là-haut. » (CF 72)

Voici à présent le récit du moment où Thérèse manque de mourir dans les premiers mois de son existence : *« Hier, en allant, accompagnée du médecin, voir ma petite Thérèse qui est très malade, je me disais qu'on ne sera heureux que quand tous, nous et nos enfants, nous serons réunis là-haut et je faisais à Dieu le sacrifice de mon enfant... Enfin, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui sauver la vie ; maintenant si le bon Dieu veut en disposer, je tâcherai de supporter l'épreuve, le plus patiemment possible. J'ai vraiment souvent besoin de ranimer mon courage, j'ai déjà eu bien à souffrir dans ma vie. » (CF 90)*

Zélie sait que sa tâche est d'avoir beaucoup d'enfants et *« de les élever pour le ciel » (CF 192)*. Ceci demande avant tout un long, patient et joyeux dévouement pour les faire grandir et les éduquer à la foi, gardant sous les yeux la destinée éternelle et heureuse à laquelle ils sont appelés. Ce dessein est très vite atteint pour certains d'entre eux car Dieu les accueille encore tout petits dans le ciel. Des psychanalystes ont écrit des volumes entiers pour démontrer la morbidité d'une telle résignation face à la mort. La science psychanalytique est cependant étrange. Si elle considère qu'il est normal qu'une mère se résigne à l'absurde en se contentant de souffrir longtemps, pour *« guérir »* ensuite grâce à l'oubli, elle juge par contre comme négative et morbide une attitude qui permet de trouver dans la foi un espoir de vie. En 1871, Zélie écrit à sa belle-sœur : *« Vous êtes affligés, sans doute, d'avoir perdu sur la terre un beau petit enfant, mais heureux d'avoir un ange au Ciel. Ces deux sentiments : la*

douleur et la joie se confondent souvent en moi ; on sait que la vie est courte et que bientôt on les reverra. » (CF 73)

Quand les petits enfants arrivent à survivre, ils demandent encore toute l'énergie du cœur et de l'esprit de leur mère pour grandir dans leur corps et dans leur âme. Ceci constitue pour Zélie une véritable fête malgré la fatigue quotidienne que cela engendre. *« C'est un travail si doux de s'occuper de ses petits enfants ! Si je n'avais que cela à faire, il me semble que je serais la plus heureuse des femmes. Mais il faut bien que leur père et moi travaillions pour leur gagner une dot, sinon, quand ils seront grands, ils ne seraient pas contents de nous ! » (CF 31)*

La vérité, c'est que Zélie vit toutes ses maternités comme une prière. Elle en demande la grâce, les accueille avec gratitude et les entoure de ses soins. Si parfois le don qu'elle reçoit lui est réclamé en retour, elle en souffre, mais ne se sent pas trahie. Elle accepte ce dessein difficile en soi mais pas mauvais. Son secret réside dans la prière. En effet, elle prie non seulement dans les moments pénibles – comme beaucoup de gens qui se souviennent de Dieu quand tout semble aller mal – mais aussi dans les circonstances heureuses, contrairement à ceux qui oublient Dieu quand tout semble bien aller. Zélie est familière de Dieu en tout temps, surtout grâce à la douce médiation de la Vierge Marie.

À titre d'illustration, penchons-nous sur le récit des circonstances « spirituelles » dans lesquelles Zélie conçoit sa fille Pauline : *« C'est donc mercredi l'Immaculée Conception ; c'est une grande fête pour moi ! En ce jour, la Sainte Vierge m'a accordé bien des grâces signalées. (...) Je n'ai pas oublié non plus le 8 décembre 1860, jour où j'ai prié notre Mère du Ciel de me donner une petite Pauline, mais je n'y puis penser*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Madame Martin meurt le 28 août 1877 à minuit trente, entourée de son mari et de son frère. Les dernières paroles qu'elle écrit seront : « *Que voulez-vous ? Si la Sainte Vierge ne me guérit pas, c'est que mon temps est fait et que le bon Dieu veut que je me repose ailleurs que sur la terre...* » (CF 217)

Âgée de quatre ans et demi à l'époque, Thérèse décrit ainsi cette perte irrémédiable : « *Tous les détails de la maladie de notre mère chérie sont encore présents à mon cœur, je me souviens surtout des dernières semaines qu'elle a passées sur la terre ; nous étions, Céline et moi, comme de pauvres petites exilées, tous les matins, Madame Leriche venait nous chercher et nous passions la journée chez elle. Un jour, nous n'avions pas eu le temps de faire notre prière avant de partir et, pendant le trajet, Céline m'a dit tout bas : "Faut-il le dire que nous n'avons pas fait notre prière ?" – "Oh ! oui", lui ai-je répondu ; alors bien timidement elle l'a dit à Madame Leriche, celle-ci nous a répondu : "Eh bien, mes petites filles, vous allez la faire", et puis nous mettant toutes les deux dans une grande chambre elle est partie... Alors Céline m'a regardée et nous avons dit : "Ah ! ce n'est pas comme Maman... toujours elle nous faisait faire notre prière !" » (Ms A 12r^o)*

Voilà l'inoubliable héritage qu'une mère peut laisser à sa petite fille de quatre ans, un héritage qui grandira en elle et portera des fruits de sainteté et d'intimité avec Dieu : « Toujours elle nous faisait faire notre prière ! »

Les filles Martin n'ont jamais oublié l'attitude immuable de leur mère, qui est devenue le programme et la joie de toute sa vie : « *J'ai remis le tout à la volonté et à la grâce de Dieu.* » (CF 18)

1 Même si les portraits de Zélie Guérin et Louis Martin sont présentés de façon distincte, les événements communs concernant leur jeunesse et leur

mariage sont racontés au début de ce chapitre. Nous nous concentrerons ensuite sur le récit de la vie de Zélie, dont la mort précède de 17 ans celle de son mari.

Le portrait de Louis mettra plus particulièrement l'accent sur son rapport avec Thérèse et ses autres filles après la mort de Zélie.

Les citations des lettres de Zélie sont tirées de l'ouvrage : Zélie et Louis Martin, *Correspondance familiale. 1863-1885*, Éditions du Cerf 2004 (CF). Les textes thérésiens sont cités selon les *Œuvres complètes*, Éditions du Cerf-DDB 2004.

LE BIENHEUREUX LOUIS MARTIN (1823-1894)

Quand Zélie Martin meurt, elle est âgée d'à peine 46 ans. Louis en a 54. À compter du décès de son épouse, c'est à lui seul qu'incombe la lourde tâche de poursuivre l'éducation de leurs cinq filles. L'aînée a 17 ans et la cadette, Thérèse, n'a que 4 ans et demi. Louis porte en lui d'inoubliables souvenirs et garde en mémoire le témoignage affectueux rendu par sa femme : « *Louis me rend la vie bien douce. C'est un saint homme que mon mari, j'en désire un pareil à toutes les femmes.* » (CF 1)

Au décès de son épouse, il doit prendre une décision difficile : faut-il ou non quitter Alençon pour rejoindre les membres de la famille de sa femme à Lisieux ? Alençon, c'est tout son monde : l'atelier dont il est devenu titulaire et administrateur, la maison remplie de souvenirs et d'antiquités, le cercle catholique qu'il aime fréquenter, les activités culturelles et caritatives dans lesquelles il est engagé, les amitiés soigneusement choisies, le cher *Pavillon*, un petit endroit à lui, où il se retire pour méditer et pratiquer la pêche, son passe-temps préféré.

Tout le monde lui conseille de rester à Alençon, mais il comprend qu'il doit d'abord penser à ses filles. C'est ainsi que M. Martin interroge ses deux aînées sur l'éventualité d'un départ : « *Je vous demande votre avis, mes enfants, car c'est uniquement pour vous que je fais ce sacrifice et je ne voudrais pas vous en imposer un.* » Marie écrit à sa tante début septembre : « *Pour nous il ferait tous les sacrifices possibles, il sacrifierait son bonheur, sa vie, s'il fallait ; pour nous rendre heureuses, il ne recule devant rien, il n'hésite plus un instant, il croit que c'est son devoir et notre bien à toutes, et cela lui suffit.* » Les paroles que Zélie a prononcées autrefois se révèlent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seul peut exiger un tel sacrifice mais il m'aide si puissamment qu'au milieu de mes larmes, mon cœur surabonde de joie. » (CF 230) Depuis lors, il aime à dire qu'il est, lui aussi, tout comme Abraham, devenu « *l'ami du bon Dieu* ».

Dans pareilles circonstances, tous pourraient avoir l'impression que l'aventure de Louis Martin touche à sa fin. Il a accompli sa tâche jusqu'au bout, remettant directement entre les mains du Père unique les filles qui lui ont été confiées. Et plus particulièrement Thérèse, qui manifestait de clairs signes de prédestination. Depuis le Carmel, elle lui écrit : « *Quand je pense à toi mon petit Père chéri, je pense naturellement au bon Dieu, car il me semble qu'il est impossible de voir quelqu'un de plus saint que toi sur la terre...* » (LT 58) « *et je tâcherai de faire ta gloire en devenant une grande sainte.* » (LT 52)

Louis comprend qu'il est désormais seul. Céline, restée provisoirement à ses côtés, comme une mère, pour l'assister dans la vieillesse et la maladie, attend elle aussi de pouvoir accomplir la même vocation que ses sœurs. Le temps est venu pour Louis d'achever sa mission terrestre de père, en donnant à ses filles l'ultime et le plus grand exemple évangélique, celui de devenir comme un enfant dans les bras de son Dieu. Un jour, durant une visite au monastère, cette confiance lui échappe : « *Mes enfants, je reviens d'Alençon où j'ai reçu, dans l'église Notre-Dame, de si grandes grâces, de telles consolations, que j'ai fait cette prière : "Mon Dieu, c'en est trop ! Oui, je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au Ciel comme cela, je veux souffrir quelque chose pour vous !" et je me suis offert...* » Il n'ose pas continuer devant ses filles, mais toutes comprennent qu'il s'est offert pour partager le mystère de la Passion du Christ.

Il aura à vivre la souffrance la plus amère, celle qu'il avait

évoquée auparavant, comme un présage : « *C'est la plus grande épreuve qu'un homme puisse subir.* » Deux attaques de paralysie se succèdent, accompagnées de phénomènes de dégénérescence psychique, certes temporaires, mais toujours plus fréquents. Ils sont marqués par des pertes de la mémoire, des difficultés d'élocution, des hallucinations, des idées fixes, des peurs irraisonnées, des alternances de périodes de dépression et d'exaltation et d'un désir de fuir dans le lointain et de se cacher. Tout cela provient probablement d'une athérosclérose aggravée par une insuffisance rénale, qu'on ne pouvait soigner à l'époque. Pendant ses périodes de lucidité, il se sent humilié, mais s'écrie : « *Tout pour la plus grande gloire de Dieu !* »

En lui, les projets déraisonnables côtoient désormais les élans de sainteté. Alors qu'on le ramène à la maison après une longue escapade sans but, dans un état de confusion totale, interrogé par sa fille sur les raisons de sa fugue, il répond : « *Je voulais m'en aller aimer Dieu de tout mon cœur !* » Les rêves de vocation de sa jeunesse reviennent et se mêlent aux troubles de la maladie.

Tout paraît revêtir une double dimension. En surface, c'est l'humiliation de la folie et dans les profondeurs, c'est le mystère de la Croix qui se joue. Ainsi, apprenant que l'on recueille à la cathédrale des dons pour bâtir un nouveau maître-autel, Louis se déplace personnellement pour offrir la totalité de la somme requise, dix mille francs or, somme colossale s'il en est. On attribue ce geste à l'irresponsabilité causée par son état de santé déficient. Thérèse, depuis le cloître, revendique de son côté le droit sacré de son père : il a offert à Dieu ses filles, et maintenant, il s'offre lui-même. C'est bien juste qu'il Lui offre aussi l'autel !

Louis recouvre pleinement sa raison pour la prise d'habit de

Thérèse. C'est une journée d'allégresse. La jeune fille, vêtue comme une épouse, sort symboliquement de la clôture et fait son entrée solennelle dans la chapelle du monastère au bras de son père, redevenu, enfin, tout radieux. L'Évêque, qui préside la liturgie, ému par un si beau spectacle, se trompe et entonne un *Te Deum* non prévu dans le rite. C'est comme un Dimanche des Rameaux. Immédiatement après suivra la semaine de la Passion.

Les attaques se répètent de manière toujours plus fréquente, aussi est-on contraint de prendre la décision la plus déchirante qui soit, celle d'interner le père dans une structure pour malades mentaux. Alors qu'il est encore conscient de son état, on l'emmène au Bon Sauveur, un grand hôpital tristement célèbre abritant 1700 malades. La sœur responsable du lieu affirme : « *Depuis le peu de temps qu'il est ici, il a su se faire aimer, et puis, il a quelque chose de si vénérable ; on le devine porteur d'une mystérieuse épreuve.* » Insistant, elle répète : « *Il y a quelque chose de si vénérable !...* »

Afin de rester en contact avec les autres malades, Louis refuse la chambre privée qu'il aurait pourtant pu se permettre d'occuper. Il redistribue les dons qu'il reçoit de la part de son entourage comme s'ils étaient destinés à tous. Un jour, la sœur lui fait remarquer que, dans cet hôpital, il pourrait faire du bien à beaucoup de malades incroyants : « *Vous êtes apôtre.* » Louis répond : « *C'est vrai, mais j'aimerais mieux être apôtre autre part que là. Enfin, puisque c'est la volonté du bon Dieu ! Je crois que c'est pour abattre mon orgueil.* » Dans un autre moment de lucidité, il explique au médecin : « *J'avais toujours été habitué à commander et je me vois réduit à obéir, c'est dur. Mais je sais pourquoi le bon Dieu m'a donné cette épreuve : je n'avais jamais eu d'humiliation dans ma vie, il m'en fallait une.* » Il touche le fond de l'abîme quand, à cause d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son « *petit miracle* ». C'est comme si l'enfance de Jésus contaminait celle de Thérèse, la purifiant et la sauvant. Elle en ressort complètement guérie. Elle redevient tout à coup celle qu'elle était neuf ans auparavant : confiante, impatiente, gaie et entreprenante : « *Depuis cette nuit bénie, je ne fus vaincue en aucun combat, mais au contraire je marchai de victoires en victoires et commençai pour ainsi dire, "une course de géant" ! ... [...] Thérèse n'était plus la même, Jésus avait changé son cœur* » (Ms A, 44v^o-45r^o).

Entre treize ans et quinze ans, elle entre ainsi « *dans la troisième période de [sa] vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel* »

(Ms A, 45v^o). Les deux sœurs Martin – Thérèse et Céline – font alors l'expérience de « l'idéal du bonheur sur terre ». « *Dégagé de ses scrupules, de sa sensibilité excessive, mon esprit se développa. J'avais toujours aimé le grand, le beau, mais à cette époque je fus prise d'un désir extrême de savoir* » (Ms A, 46v^o). Ces désirs suivent une ligne bien claire, selon un dessein précis, avec toujours à la base cette *relation de conséquence* déjà évoquée plusieurs fois.

Un jour, l'image d'un Crucifix glisse du livre de prières de Thérèse. Dans la marge, on distingue juste le bras de Jésus cloué à la croix, d'où s'écoulent des gouttes de sang : « *Je fus frappée par le sang qui tombait d'une de ses mains Divines, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de le recueillir* » (Ms A, 45v^o). C'est ainsi que Thérèse découvre quelle doit être, pour elle, la place à tenir dans la vie. Elle doit se mettre au pied de la croix pour recueillir le sang du Rédempteur et l'offrir à tous ceux qui ne peuvent être purifiés que par ce même sang. « *Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier* »

(Ms A, 45v^o). Et qui offre le sang du Christ doit, à son tour, s'offrir sans réserves.

Elle applique cette découverte sans tarder. À Paris, deux femmes et une petite fille sont assassinées de manière horrible. Enrico Pranzini, un bel aventurier italien de trente ans est arrêté. Il est grand et méprisant. Pendant tout le procès, il nie les faits avec insolence. La presse parle de lui comme d'un « sinistre voyou », d'un « monstre », d'une « brute ignoble ». Condamné à mort, il refuse fermement tout repentir et tout soutien religieux. Lorsque Thérèse apprend l'événement, elle considère l'assassin comme « *son pécheur* » à elle. Elle prie inlassablement pour lui, offre des sacrifices, et fait célébrer des messes pour sa conversion. « *Je sentais au fond de mon cœur – dit-elle – la certitude que nos désirs seraient satisfaits, mais afin de me donner du courage pour continuer à prier pour les pécheurs, je dis au bon Dieu que j'étais bien sûre qu'Il pardonnerait au pauvre malheureux Pranzini, que je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de repentir, tant j'avais de confiance en la miséricorde infinie de Jésus, mais que je lui demandais seulement, “un signe” de repentir pour ma simple consolation...* » (Ms A, 46r^o). Le lendemain, elle lit dans le journal que, jusqu'aux marches de la guillotine, Pranzini refuse obstinément de voir le prêtre. Mais au dernier instant, il saisit le crucifix que le prêtre lui tend et l'embrasse passionnément à deux reprises.

Thérèse, qui a alors quatorze ans, l'appelle « *mon premier enfant* » (Ms A, 46v^o) et décide, à partir de ce moment, d'aimer, d'« aimer Jésus *avec passion* ». Amour et souffrance sont désormais indissociables pour elle.

Sa décision d'entrer au Carmel, où elle veut passer toute sa vie à prier pour les pécheurs, est désormais irrévocable. Cependant,

elle n'a que quinze ans, et il faut attendre l'âge adulte pour pouvoir entrer au Carmel. Néanmoins, « *l'appel Divin était si pressant que m'eût-il fallu traverser les flammes je l'aurais fait pour être fidèle à Jésus* » (Ms A, 49r°).

Elle convainc d'abord son papa de sa vocation. Celui-ci, « *dans sa foi profonde* » reconnaît, même si cela lui déchire le cœur, que « *le bon Dieu lui fait un grand honneur de lui demander ainsi ses enfants* » (Ms A, 50r°). Elle cherche ensuite à persuader le Supérieur diocésain du monastère et l'Évêque pour obtenir la permission d'entrer au Carmel sans délai.

Ces tentatives échouent. Thérèse décide alors d'avoir recours au Pape. Elle s'inscrit à un pèlerinage diocésain à Rome. Ce pèlerinage rassemble environ deux cents personnes. Il est conduit par le Vicaire général du diocèse. C'est un véritable événement, qui à l'époque, pique la curiosité de la presse française, mais aussi italienne. Le train spécial qui emmène les pèlerins est attendu et accueilli dans les principales villes d'Italie – car c'est aussi un voyage touristique luxueux et très bien organisé. Thérèse visitera donc Paris, Milan, Venise, Padoue et Bologne. À la gare de Bologne, le train est entouré par une nuée d'étudiants. L'un d'eux aurait vite fait d'emporter dans ses bras la plus jolie petite Française du groupe de pèlerins, mais Thérèse lance un tel regard à l'importun qu'il a peur, lâche prise et s'éclipse, tout honteux. Thérèse arrive enfin à Lorette, puis à Rome. Elle visitera Florence, Pise et Gênes au retour.

Dans la Ville Éternelle, le moment le plus important du pèlerinage est l'audience pendant laquelle tous les pèlerins défilent devant le Souverain Pontife pour recevoir sa bénédiction. On recommande aux pèlerins de ne pas fatiguer le Pape, âgé et malade, et de défiler en silence. Thérèse, la dernière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pauvre petite, c'est l'agonie, mais le bon Dieu veut peut-être la prolonger de quelques heures. Elle reprit avec courage : "Eh bien !... Allons !... Allons !... Oh ! je ne voudrais pas moins longtemps souffrir..." Et regardant son Crucifix : "Oh ! je l'aime... Mon Dieu... je vous aime !..."

Tout à coup, après avoir prononcé ces paroles, elle tomba doucement en arrière, la tête penchée à droite. (...) Cette extase dura à peu près l'espace d'un Credo, et elle rendit le dernier soupir » (Derniers entretiens, CJ, 30 septembre).

Le monde avait désormais sa « petite sainte ».

Lorsque Jean-Paul II se rendra en pèlerinage à Lisieux, le 2 juin 1980, il dira : « *Rendons grâces pour sainte Thérèse de Lisieux. Rendons grâces pour la beauté profonde, simple et pure, qui s'est manifestée en elle à l'Église et au monde. Cette beauté enchante... même si nous savons tous que cette beauté fut difficile et qu'elle a grandi dans la souffrance (...) Elle enchante, donc, cette beauté, cette fleur de la sainteté qui a grandi sur ce sol ; et son charme ne cesse de stimuler nos cœurs à travailler : "Le beau existe afin qu'il nous enchante pour le travail" (Cyprian Norwid). Pour le travail le plus important, dans lequel l'homme apprend à fond le mystère de son humanité. »*

1 Hans Urs von Balthasar, *De l'intégration. Aspects d'une théologie de l'histoire*, Desclée de Brouwer, Bruges 1970, p. 260.

Sommaire

Préface

La Bienheureuse Zélie Guérin

Le Bienheureux Louis Martin

Sainte Thérèse de Lisieux

DANS LA MÊME COLLECTION

Tomás ÁLVAREZ, *Sur le chemin de perfection avec Thérèse d'Avila*, 306 pages.

Tomás ÁLVAREZ, *Entrer dans le Château Intérieur avec Thérèse d'Avila*, 336 pages.

ANNE DE JESUS, *Écrits et documents*, 600 pages.

Joseph BAUDRY, « *L'Amour quand il est grand...* », *Études sur sainte Thérèse d'Avila*, 496 pages.

Philippe BONNICHON, *Madame Acarie, Une petite voie à l'aube du grand siècle*, 208 pages.

SŒUR GIOVANNA DELLA CROCE, *L'Enfant Jésus au Carmel, Histoire et spiritualité*, 272 pages.

Baldomero JIMENEZ DUQUE, *Jean d'Avila – Le Saint Curé d'Espagne*, 192 pages.

Baldomero JIMENEZ DUQUE, *Vie mystique de Mère Maravillas de Jésus. Son âme d'après ses lettres intimes*, 272 pages.

PROVINCE DE PARIS DE L'ORDRE DES CARMES DECHAUX, « *Tenir haut l'esprit* » – *Père Jacques de Jésus*, 256 pages.

Emmanuel RENAULT, *L'influence de sainte Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux*, 208 pages.

Antonio Maria SICARI, *Laïcs et conseils évangéliques. Jésus nous a appelés ses amis*, 176 pages.

Dominique STERCKX, *La Règle du Carmel, Structure et esprit, Parole de vie pour aujourd'hui*, 464 pages.

Peggy WILKINSON, *Trouver le mystique qui est en vous. Le Carmel pour tous aujourd'hui*, 224 pages.

« *Marchons ensemble, Seigneur !* », *Femmes à la suite du Christ au Carmel*, 224 pages.

Élisabeth de la Trinité, fascinée par Dieu, proche de tous. Actes du colloque de Dijon 2006, 168 pages.

SERIE : EDITH STEIN

U. DOBHAN, *o.c.d.* – St. PAYNE, *o.c.d.* – R. KÖRNER, *o.c.d.*
Edith Stein, disciple et maîtresse de vie spirituelle, 128 pages.

P. Didier-Marie GOLAY, *o.c.d.* – Sr. Cécile RASTOIN, *o.c.d.*,
Avec Edith Stein – Découvrir le Carmel français, 160 pages.

SERIE : ÉLISABETH DE LA TRINITE

P. Patrick-Marie FEVOTTE, *Enraciné dans le Christ*, 128 pages.

P. Patrick-Marie FEVOTTE, *Louange de gloire*, 112 pages.

SERIE : THERESE DE L'ENFANT-JESUS

P. Marcel Boldizar MARTON, *o.c.d.*, « *La sainte de la confiance* », 96 pages.

Juliette BORDES, *Le visage et le voile*, 120 pages.

SERIE : JEAN DE LA CROIX

Jean-Claude SAGNE, *Lire et relire Jean de la Croix*, 200 pages.